



Le Ghetto intérieur, de Santiago H. Amigorena

(Ed. P.O.L)

Chronique d'Ariane Singer

Le romancier Santiago Amigorena, né à Buenos Aires en 1962 a commencé à écrire une grande œuvre autobiographique il y a 25 ans pour « combattre le silence qui l'étouffe depuis qu'il est né ». De silence il est beaucoup question dans son nouveau livre, *Le Ghetto intérieur*, qui vient de paraître comme tous ses précédents, aux éditions POL.

Dans ce roman, son dixième, Amigorena, qui a émigré en France à l'adolescence, revient sur l'histoire de son grand-père : un certain Vicente Rosenberg, né en Pologne, qui a, lui, émigré à Buenos Aires en 1928 à l'âge de 26 ans. Issu d'une famille juive aisée et assimilée, installée à Varsovie, Vicente s'est rapidement acclimaté à la vie de la capitale argentine. Il s'est constitué un cercle d'amis proches, a épousé une jeune femme juive, dont il a eu 3 enfants, et il gère un magasin de meubles.

Le livre s'ouvre en septembre 1940 et Vicente est assez inquiet. Il est en effet sans nouvelle depuis 3 mois de sa mère, Gustawa et de son frère Berl, restés tous les deux à Varsovie. De nouvelles, lui-même a arrêté d'en donner régulièrement, un an après être arrivé, et il s'est lassé des remontrances de sa mère, qui lui reprochait de ne pas lui écrire davantage, comme il s'y était engagé. De nouvelles, il n'en a pas pris beaucoup non plus, et celles qui lui parviennent d'Europe, prise dans la Seconde Guerre mondiale, lui semblent assez exagérées. Notamment en ce qui concerne le sort des juifs.

C'est quand il entend parler de la construction d'un ghetto, à Varsovie, que Vicente commence à prendre un peu plus au sérieux la menace qui pèse sur eux et sur sa mère en particulier. A mesure que les persécutions vont devenir plus réelles, plus concrètes, le père de famille va se rendre compte du peu de cas qu'il a fait de Gustawa, sa mère, malgré ses appels répétés à l'aide. Mais il sera bien trop tard. Rongé par la culpabilité, il va peu à peu cesser de parler et il va se murer dans un silence dont il va lui être désormais difficile de s'extirper.

Le Ghetto intérieur est un livre bouleversant sur la chute progressive d'un homme qui se replie sur lui-même, tandis que le monde qui l'entoure, le monde en paix et prospère du Buenos Aires des années 40, lui devient insupportable. Amigorena dépeint admirablement la façon dont Vicente s'éloigne de ses amis et surtout de sa femme Rosita et de ses enfants, dont l'amour et la vitalité lui semblent faire injure au malheur de sa mère. Pour montrer le contraste entre la tranquillité de leur vie en Argentine et le désespoir dans lequel Gustawa essaie de survivre, l'auteur insère dans son récit quelque lettres déchirantes qu'elle envoie à son fils. Par exemple, celle-ci :

Wincenty chéri,

Je n'ai plus reçu aucune nouvelle de toi. Peut-être tu m'as écrit mais le courrier ne marche plus comme il marchait avant. Plus rien ne marche comme ça marchait avant. J'espère quand même que tu recevras cette lettre. Shlomo m'a dit qu'il arriverait à la faire passer de l'autre côté pour qu'on te l'envoie. On a presque tout vendu. Les meubles, les livres, les vêtements. Mais plus rien n'a la moindre valeur. Le peu qui reste, même la dernière bague que j'avais gardée, celle que ton père m'avait offerte quand on s'est connus, ne vaut plus rien maintenant. La seule chose qui a de la valeur, c'est la nourriture. Et, comme tout le monde, nous avons faim. C'est une sensation terrible. Jamais je n'aurais cru qu'on pouvait avoir faim comme ça. (...)

S'il te plaît, Wincenty, envoie-nous ce que tu peux. Je ne sais pas si ça arrivera jusqu'à nous, mais envoie-le-nous quand même. Savoir que tu nous as envoyé quelque chose sera presque aussi bon que de le recevoir. J'espère que Rosita et les enfants vont bien et que le magasin fonctionne.

Ta maman qui t'aime.

Le Ghetto intérieur est finalement l'histoire d'un amour raté entre une mère juive et son fils. Une mère dont Vicente était soulagé de s'être éloigné, mais dont il mesure, un peu tard, à quel point il lui était attaché.

C'est aussi un roman très profond sur l'identité juive. Peut-on cesser d'être juif quand on choisit la voie de l'exil ? Quand on se fonde dans une nouvelle culture, une nouvelle langue ? Quand toute la tradition juive ne semble plus qu'un poids, une forme d'archaïsme ? Amigorena souligne avec force qu'il n'est pas si facile de laisser sa judéité derrière soi, surtout quand les circonstances extérieures nous la rappellent de façon implacable et tragique.

Bonne lecture.